





En montant sur le trône, il trouva la Pologne ruinée, appauvrie, déchirée par des guerres intestines; il lui donna la paix et la prospérité. Le faible était à la merci du plus fort; les nobles ne cessaient de guerroyer entre eux, d'empiéter mutuellement sur leurs domaines, de disputer sur les limites, ne s'accordant que pour écraser les serfs infortunés: Kasimir promulgua un code, et força les seigneurs à respecter les lois qui décidaient de leurs discordes, et protégeaient les pauvres et les malheureux. Voyant que les seigneurs méprisaient le commerce et l'industrie, il attira des artisans étrangers, qui transformèrent la Pologne moitié barbare en pays industriel et florissant. Il bâtit cent villes; l'histoire dit de lui, qu'ayant trouvé une *Pologne en bois*, il laissa une *Pologne en briques*. Se montrant supérieur à son siècle, il fut tolérant au milieu des

guerres et des superstitions religieuses. C'est encore lui qui, jaloux de faire fleurir les sciences en Pologne, fonda des écoles supérieures, et posa la première pierre d'une université au bord de la Vistule.

Malheureusement, la splendeur et la bienfaisance du règne de Kasimir furent ternies par quelques taches dans sa vie privée. Doué d'un esprit élevé, d'une ame supérieure, il faiblissait sous l'empire d'une passion absorbante: Kasimir était esclave de ses amours. Il voulait que son peuple fût heureux, mais lui aussi aimait à jouir. Sa table était recherchée, ses plaisirs variés; et surtout une femme aimée y prêtait l'attrait le plus puissant. Kasimir avait besoin d'amour; il s'attachait promptement et ardemment; une fois qu'il aimait, il lui fallait à tout prix posséder l'objet de sa flamme; tous moyens lui étaient bons, et il lui arriva d'en em-



ployer peu d'accord avec la franchise et la grandeur de son caractère. Dans sa jeunesse, avant qu'il fût appelé au trône, éperduement amoureux d'une princesse qu'il avait rencontrée dans ses voyages, il résolut de la posséder, et ne pouvant vaincre ses scrupules, il n'hésita pas à employer une sorte de violence, qui le rendait du moins assez coupable pour justifier sa victime. Une autre fois, il devint maître d'une jeune fille appartenant à une des premières familles de la noblesse, en simulant un mariage à l'aide d'un faux prêtre et d'une cérémonie vaine, qui aveuglèrent complètement son amante trop crédule. Nonobstant l'opposition du pape, il répudia sa femme, la princesse Adélaïde, et la reléqua dans un château éloigné, pour rester libre dans ses intrigues amoureuses. Nouveau Salomon, il donna exemple, dans le même homme, d'un monarque rempli de

sagesse et d'équité pour les affaires publiques, en même temps que faible et fougueux, ardent et inconstant vis-à-vis les femmes. Heureux seulement lorsqu'il pouvait se reposer des travaux et des soucis de la couronne, la tête appuyée sur le sein d'une femme aimée qui lui rendait amour pour amour.

A présent, c'est Esterka qui règne dans son cœur; il l'aime comme jamais il n'a aimé. Ses malheurs le touchèrent d'abord, puis il fut frappé de son esprit élevé, de ses sentiments délicats, en contraste saillant avec l'apparence misérable qui l'entourait la première fois qu'il la vit; l'estime, l'admiration, le respect religieux, une sorte de culte, précédèrent en son âme la passion et les désirs. Quand la jalousie de Rokiczana lui ouvrit les yeux sur la nature des sentiments qui l'entraînaient vers la belle Israélite, il se dit : Elle sera à moi. Et voilà



qu'on veut la lui ravir, la lui arracher ; on fait parler la loi, le peuple, on fait valoir mille raisons, à lui, qui dans le feu de la passion n'a jamais connu d'obstacles qui pussent l'arrêter. Aussi, qu'on ne s'étonne point s'il dispute celle qu'il aime aux lois, au peuple, à Melchtin ; qu'on s'étonne plutôt qu'il leur ait cédé ! peut-être déjà le regrette-t-il !

Cependant, devant le vénérable conseiller, il se dirigeait vers la chambre solitaire d'Esterka. Je la verrai, se disait-il, je lui apprendrai moi-même que le jour de son jugement est venu, et en même temps elle saura que je l'aime, elle saura que ses souffrances sont les miennes ; elle en deviendra plus courageuse, elle ne tremblera pas devant ses juges, en voyant en eux les sujets de son amant.

Affermi par cette idée dans la résolution

qu'il vient de prendre, il entre vivement chez Esterka. Mais du premier coup-d'œil qu'il jette sur sa figure pâle où se peignent mille angoisses, il hésite, il se trouble, et n'ose lui parler.

— Sire, sire, s'écrie Esterka s'élançant au-devant de Kasimir, comme une victime qui fuit un assassin, et se jette sous la première protection qui se présente ; daignez m'apprendre quel est ce bruit, ce tumulte qui se fait entendre tout autour du château, sans que je puisse saisir, ni distinguer quelle en est la cause. Ils me rappellent les hurlements de la foule lorsque vous me fites conduire de ma cabane à la prison de la tour. Oh ! oui, j'ai deviné, c'est moi que ces rumeurs menacent, puisque mon roi, qui arrivait toujours avec des paroles de consolation, n'a rien à me dire, et me contemple.



comme s'il devait m'annoncer l'arrêt de ma mort.

Kasimir a promis de livrer Esterka au tribunal ; mais il ne savait pas l'impression qu'exciterait sur lui la vue de ses larmes. Pour la rassurer, la calmer, il est prêt à sacrifier toutes choses, même la parole donnée à Jacques de Melchtin. Dans ce moment plus que jamais, il lui semble lâche d'exposer les jours de cette fille innocente et calomniée, qui n'a que lui pour protecteur.

— Non, Esterka, tu n'as rien à craindre. Il est vrai, c'est le jour destiné à ton jugement ; le castellan est venu pour te conduire au tribunal..., mais je ne souffrirai pas qu'on t'arrache d'ici, je te protégerai contre tous.

— Le jour du jugement, répète Esterka, et elle s'arrête éperdue comme quelqu'un

éveillé en sursaut au milieu de rêves terribles, et qui doute si leurs tableaux effrayants sont une fiction ou une réalité. Depuis qu'elle est au château, depuis que Ben-Joseph a fait luire à ses yeux un avenir brillant, elle a vécu dans un monde enchanté, où chaque moment lui apportant de nouvelles preuves de l'amour naissant de Kasimir développait en elle un penchant semblable, et la nourrissait de charmantes illusions, d'émotions vives et pénétrantes. Elle en a presque oublié son père, son peuple, et l'accusation fatale. Maintenant, ces terribles paroles, *le jour du jugement*, lui rappellent tout à coup le meurtre de l'enfant, les soupçons dirigés sur elle et sur son père, la fatalité qui poursuit la race juive.

Kasimir, en voyant l'égarement et le désespoir qui s'emparent d'elle à ces pensées,



et la font rester immobile, sans voix, sans haleine, est lui-même saisi de douleur; il ne sait pas trouver de paroles assez tendres pour la rassurer, la consoler.

— Il faut que je te le dise; Jacques de Melchti m'a tant parlé de mes devoirs, tant représenté que ce serait une tache pour mon règne de dérober une accusée à la justice, que j'ai cédé à ses instances; lui-même devait te conduire au tribunal, en te protégeant comme sa propre enfant. Mais à cette heure que je vois ton trouble, ton épouvante au seul mot de tribunal, de jugement, eh bien ! je me rétracte, tu n'iras pas; non, non, je ne veux pas que tu y ailles; tu ne quitteras pas mon château. Moi, roi Kasimir, je dis que tu es innocente, nous verrons qui osera soutenir le contraire. Calme-toi, tu vois que nul danger ne te menace, que pour aller à toi il faut me vaincre, ren-

verser mon trône et briser mon épée.

Kasimir avait saisi la main glacée d'Estherka, et la réchauffait de son brûlant contact. Elle se ranimait à ses accents passionnés, à ses regards étincelants, y puisant une vie nouvelle et mille espérances pour l'avenir.

Un moment elle avait douté de la prédiction de Ben-Joseph; mais les expressions ardentes de Kasimir lui rendent la foi, et en même temps toute la puissance de son esprit, tout le prestige de sa beauté.

— Quoi ! sire, pour une malheureuse Juive, vous vous exposeriez au mécontentement du clergé et de la noblesse? vous lutteriez contre tout un peuple pour sauver une pauvre victime?

— Oui, je lutterai. Mais ne me crois pas meilleur que je ne suis; n'attribue pas ma résistance au seul amour de la justice. En te



défendant, je défends un bien plus précieux que ma vie.

— Que dites-vous ?

— Je dis que ta souffrance est ma souffrance, que ton danger est le mien, que tes joies et tes douleurs ont écho dans mon âme. Esterka, je t'aime !

A ces mots, qui peut décrire la joie d'Esterka ? elle se voyait déjà épouse de Kasimir, reine de Pologne.

Lorsque Jacques de Melchтин entra, le roi était aux genoux de la belle Juive. Celle-ci le contemplait avec amour et extase ; on lui voyait en même temps un air de fierté qui semblait dire : Kasimir, je serai digne de ton amour, digne d'unir ma destinée à celle du plus grand roi de la Pologne.

Lorsqu'elle aperçut le vieillard, elle se leva.

— Monseigneur, dit-elle, conduisez-moi devant le tribunal.

— Que dis-tu ? demanda Kasimir étonné, que veux-tu faire Esterka ?

— Mon devoir ! Il ne sera pas dit que l'amante de Kasimir l'ait empêché de faire le sien.

FIN DU PREMIER VOLUME.

